Ounsel

LETTRE

A MONSIEUR LE CURÉ

DE LA

CHAPELLE-AUBRY.

Monsieur,

De retour à l'Abbaye de Bellefontaine, depuis peu de jours, j'ai eu occasion de me trouver dans quelques sociétés. Il y a été question de l'assemblée du Clergé d'Angers, où plusieurs ont joué, comme vous savez, différens rôles. Les uns étoient actifs, et les autres purement passifs. De quel côté étoit la raison ? il ne m'appartient pas d'être décisif ; mais il m'appartient de vous venger vous-même d'une inculpation dont vous vous chargez gratuitement, et qui n'existe pas pour votre honneur.

Vous ne disconvenez point de m'avoir maltraité de paroles. *Chassez-moi ce moine de là, c'est un espion. Si j'avois été hier à l'assemblée, je lui aurois mis des épingles dans les cheveux, etc. etc.* Toutes ces gentillesses étoient assaisonnées de gestes et de termes impropres.

Vous ajoutez que vous m'avez lancé un coup de parasol dans le dos. Je vous puis certifier, que, malgré ma sensibilité, je n'aurois tout au plus riposté, à un pareil outrage, qu'en vous appliquant le *bis videor mori* de la fable, qui ne m'auroit point échappé. Rappellez-vous, que je me suis contenté de vous dire : *Monsieur, vous pourriez m'avertir que je ne suis pas à ma place, d'une maniere plus honnête et plus décente.*

Voilà tout ce qui s'est passé entre vous et moi. Il n'y a eu de votre part que des gestes indiscrets qui annonçoient un peu plus que de la chaleur.

Je suis pourtant charmé d'apprendre que vous attribuez ces mouvemens à un dérangement de votre santé, que vous aviez alors la fievre, et qu'en vous livrant un peu à votre humeur, vous aviez éprouvé du soulagement. Je vous conseille cependant, lorsque ce mal-là vous prendra, de ne point vous exposer

dans une assemblée. Votre costume respectable et votre dignité se trouveroient un peu trop compromis.

Vous aviez été beaucoup affecté de ce que, la veille de cette étrange scene, en présence de M. le président des trois ordres, j'ai osé applaudir en battant des mains avec la noblesse, le tiers-état et une assez grande partie de vos confreres. Les motions qui avoient été faites par deux messieurs Curés, qui tendoient à altérer la paix et à faire naître des doutes sur la justice du vénérable Prélat de l'église d'Angers, qu'on n'a pas toujours traité d'une maniere bien respectueuse, avoient excité mon indignation. La façon décente et modérée avec laquelle M. le comte de la Galissonniere a répondu, la morale précieuse qu'il a sçu insinuer avec art, en discutant les objections indécentes qu'on lui faisoit; l'esprit d'union et de concorde, qu'il prêchoit avec tant d'énergie, et si peu de fruit, m'ont fait le même effet qu'à tous ceux qui m'entouroient. J'aime les bonnes choses, et j'ai été juste dans les applaudissemens auxquels je me suis livré. On attaquoit une bonne cause; j'y étois intéressé, puisqu'on nous disputoit la légitimité de nos procurations. Pour me condamner, il faut faire le procès aux deux tiers de l'assemblée.

Cependant, vous ne pouvez point disconvenir qu'il y avoit des gens bien connoisseurs. Je me suis mis de ce parti.... En n'applaudissant pas, j'aurois pu vous plaire. J'ai déplu par des gestes significatifs... On m'a bien puni, comme vous savez.

On m'a attendu à la sortie de l'audience ; on m'a arrêté dans l'Eglise Cathédrale, en face des Autels ; cinq ou six de vos confreres m'ont assailli (*). Je les connois tous. Que leurs noms soient à jamais oubliés avec leurs inpro-peres ! .... L'un d'eux me traitoit de *masque*, un autre défioit ma capacité et me ridiculisoit de ce que je n'avois pas été assez hardi pour faire une motion contradictoire ; un autre, en cheveux blancs, les yeux enflammés et menaçans, faisoit des efforts inutiles pour exciter mon ressentiment. Je n'ai opposé à tant d'adversaires qu'une patience à l'épreuve. Je me suis servi de l'arme du ridicule, j'ai répondu par un, *Et tu quoque, mi brute !* en parlant aux cheveux blancs.

(*) Je ne veux point qu'on ignore que j'ai eu un protecteur et un défenseur dans l'aimable M. l'Abbé *Tousai*, curé de Mozé. Ce digne pasteur dont l'urbanité et la politesse sont les moindres de ses qualités, faisoit de vains efforts pour me soustraire aux outrages que je recevois. Je le prie d'agréer l'hommage mérité de ma reconnoissance.

J'ai témoigné ma surprise de toutes les politesses qu'on me faisoit; j'ai avoué humblement ma confusion de ne pouvoir y répondre.

Ai-je répliqué d'une maniere offensante? j'ai été insulté, et ma modestie a enflammé votre bile; et qui avez-vous outragé? Un prêtre comme vous, un religieux sans prétentions, qui n'avoit aucun dessein d'offenser personne, qui gémissoit de voir des prêtres assemblés pour la cause de la patrie, qui s'amusoient à cabaler pour des affaires d'intérêts chimériques, qui s'assembloient tumultueusement dans la salle des marchands, pour s'arroger à eux seuls l'honneur d'être députés aux Etats-généraux, sans respect pour les bienséances, sans égard pour le vrai mérite; qui excluoient leur Evêque qui leur avoit donné des marques authentiques de sa bonté paternelle, en leur offrant généreusement sa bourse où ils ont pu aller puiser à leur aise, pour réparer les torts de leurs motions vagues qui les ont retenues trois semaines à Angers, au lieu d'une. Oui, j'ai gémi encore de voir un homme qui avoit d'abord captivé l'attention de l'assemblée par un certain ton de décence, par les preuves de sa capacité dans une certaine négociation, s'élever tout à coup, inspiré par je ne sais quel esprit, attaquer un ordre respectable,

lui contester ses priviléges, tourner en ridicule une jurisdiction dépendante du Saint-Siége, gloser sur ses prérogatives, ridiculiser ses pouvoirs; et quel cet homme? C'est un protégé de cet ordre, qui tous les jours contractoit avec lui de nouvelles obligations, et qui ne devoit jamais violer les droits sacrés de la reconnoissance.

J'ai encore à gémir de ce que vous qui avez été reçu, fêté dans notre maison de Bellefontaine, il y a quelques années; à qui on a déféré l'honneur de la célébration un jour de nos plus grandes solemnités, vous n'ayiez pas eu des égards pour un représentant de cette Communauté qui avoit quelques droits au moins à votre indulgence. Mais vous étiez malade! .... Guérissez-vous donc avant de paroître en public.... Je vous souhaite une grande stabilité dans votre santé, et suis sans rancune,

MONSIEUR,

Votre très-humble et obéissant Serviteur,

OURSEL,
Prieur de Bellefontaine.

Bellefontaine, ce 1er mai 1789.

P. S. On dit que honteux et confus de votre maniere de vous comporter vis-à-vis de moi, vous avez regagné vos foyers plutôt que vous ne comptiez. Si cela est, je vous pardonne ; le repentir est un premier pas vers la conversion.